



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

5 octobre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

5 octobre 1907.

N'ayant pas, depuis plus d'un mois, eu de nouvelles de l'Homme-qui-lit, je me demandais sérieusement s'il n'était pas malade ou s'il n'avait point succombé à quelque méningite occasionnée par les excès de sa manie quand je l'aperçus hier au Cercle, abîmé dans un de ces fauteuils anglais qui vous engloutissent comme un bain de siège. Ce n'était point au salon de lecture, et l'Homme-qui-lit ne lisait pas. Que se passait-il ?

— Eh quoi ? lui dis-je en l'abordant, vous vois-je les mains vides ? Vous ne tenez pas ouvert, comme d'habitude, entre vos doigts et votre pouce énergique, un de ces attachants bouquins que vous dévorez tout contre votre visage d'un œil aigu, détrousseur, et qui court les pages, qui les perce comme pour y embrocher la pensée ? Et vous n'avez point, près de vous, une chaise

branlante chargée de provisions brochées de toutes couleurs, de toute espèce et de tous formats, dont les piles bougent quand vous toussiez ?

— Non, fit-il, hélas ! non. Je suis, jusqu'à nouvel ordre, à la portion congrue. Depuis quelque temps, j'avais d'étranges nausées d'esprit, des aigreurs intellectuelles, ou bien c'était comme des tables de matières dans la tête. J'ai consulté. Il paraît que je lisais trop.

— Voilà un an que je ne cesse de vous le répéter.

— Mon médecin m'a prescrit, non point la diète absolue (il savait qu'il me serait impossible de l'observer), mais un jeûne assez sévère.

— C'est-à-dire ?

— Un volume par jour. Pas plus.

— Plaignez-vous ! Pour beaucoup, ce serait l'indigestion.

— Oui. Mais pour moi, que l'on pourrait appeler, comme au moyen-âge Vincent de Beauvais : « le mangeur de livres », *librorum helluo*, un ouvrage ne fait qu'une bouchée. Ce n'est rien. Songez donc ! Défense expresse de lire en me débarbouillant, en faisant ma toilette, en m'habillant, en me chaussant... et aussi en ce clair réduit que je ne puis nommer, mais où l'on est cependant si naturellement installé pour parcourir le penseur, feuilleter le moraliste, le faiseur de maximes lapidaires et de courts morceaux... Ne vous offusquez pas ? Le vrai liseur utilise, sans sottise honte, les plus prosaïques

nécessités de la vie. Avec lui, rien ne se perd. Défense également de lire à table, en marchant, chez le coiffeur, en voiture, au lit.

— Taisez-vous ! C'est navrant.

— Je n'ai la permission de lire qu'une heure, dans l'après-midi, de cinq à six, allongé, la nuque soutenue, à condition de tourner le dos à la lumière, de ne pas trop lever les bras et de m'arrêter à la plus petite impression de fatigue. Ah ! je commence à croire, mon ami, que je suis bien bas vieillard et que je m'achemine vers le petit chariot traîné par un attentif serviteur à talons plats qui porte, passé dans son coude, le rond de caoutchouc bienfaisant dans lequel, pour le gonfler, on souffle ainsi qu'en une cornemuse.

Il s'arrêta une seconde, abattu par cette vision, puis il reprit :

— Aussi, suis-je débordé ! Les livres chez moi s'amoncellent. Il y en a partout, jusque dans mes tiroirs et parmi mon linge, et sur le parquet. Comment ferai-je pour rattraper un tel arriéré ? Je voulais m'offrir *la Peur de l'amour*, d'Henri de Régnier, je n'en ai pas encore trouvé le temps, bien que ce roman ait paru au début de la belle saison, et j'en suis au regret, car on m'a dit qu'il est délicieux et tragique, et se passe à Venise, ville que j'adore entre toutes.

— Vous y avez été ?

— Sans doute, à maintes reprises. Il le faut, pour en avoir une idée juste, nuancée et profonde.

— Étiez-vous seul ?

— Jamais.

— Avec une femme ?

— Quelquefois. Plus souvent avec des amis. Vous les connaissez tous, d'ailleurs. J'y ai été avec Bembo...

— Ah ! ça ne date pas d'hier ! Vous parlez donc latin ?

— Je le lis. J'y ai été avec Saint-Réal, avec Otway, avec Shakespeare, avec Byron. J'y ai été avec George, avec Alfred, avec Théophile, avec Maurice.

— Qui sont ces petits noms ?

— Sand, Musset, Gautier, Barrès... Êtes-vous obtus !

— Excusez-moi. Je vous entends. Mais avez vous été, en personne, à Venise même ?

— Pour déflorer mes chères sensations et mes sentiments précieux ? Non. Je la connais pourtant, la ville d'amour et de mort, mieux que vous qui croyez la connaître mieux que moi. Je suis donc bien ennuyé de n'avoir pas pu y errer une fois encore avec Henri de Régner qui a déjà, sur cette adorable reine agonisante, écrit des notes d'une exquise tristesse. J'aurais désiré également lire en entier le tome II de *l'Avènement de Bonaparte*, par M. Vandal, qui restera l'historien le plus pittoresque et le plus exact de la période consulaire. J'y avais jeté les yeux d'abord et m'y étais aussitôt enfoncé, quand le malheur voulut que mon médecin me surprit dans cette

passionnante occupation. Il me trouva la pupille dilatée, la pommette en feu, le pouls battant la charge. Il se fâcha : « Le Petit Caporal vous excite trop, me dit-il, et Cadoudal vous donne la fièvre. Je vous les interdis pour l'instant. » Je dus lui obéir, quoique furieux.

— Mais j'espère bien qu'aussitôt après son départ vous ne vous en êtes pas moins précipité sur le livre défendu ?

— Mais non !

— Pourquoi ?

— Parce que ce gremlin de docteur l'avait emporté pour le lire ! A chacune de ses visites il me raconte avec enthousiasme : « C'est une œuvre étonnante, d'une sûreté de vues et d'une valeur historique absolument remarquables. Vous verrez quel plaisir intense et nourrissant vous allez bientôt avoir ! » C'est ainsi qu'il me fait prendre patience. Je pense, dans une quinzaine, pouvoir enfin me jeter dessus. Et que d'autres ouvrages instructifs, amusants, délicats, austères, attendent pêle-mêle chez moi que mon couteau à papier de bois jaune glisse entre leurs pages et les coupe avec tendresse ! Il y a là *les Sentiers de l'amour*, d'Albert-Emile Sorel, dont *Peut-Etre*, son précédent livre, m'a laissé, l'année dernière, le souvenir d'une chose un peu tourmentée, mais de souffrance délicate, et *Pour la vie et pour l'amour*, de Georges Beaume, l'honnête, charmant et laborieux poète en prose du Languedoc.

— *Peur de l'amour! Sentiers de l'amour! Pour l'amour!* m'écriai-je malgré moi. Que d'amour!

— Oui. C'est encore à la mode. Le sujet n'a pas trop vieilli. Et il y a *le Boulevard*, d'Ernest La Jeunesse dont il suffit d'avoir goûté un des innombrables articles qu'il prodigue au *Journal* ou ailleurs, et qui sont toujours des petits chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce, d'émotion vraie et point uniquement littéraire, pour être assuré que son dernier roman doit contenir d'excellentes pages. Enfin, les grands yeux noirs de la princesse Christine Trivulzio-Belgiojoso m'attirent avec beaucoup de force, et ce n'est pas sans une curiosité sympathique et presque amoureuse — encore de l'amour! — à mon âge et dans l'état où je suis, quelle horreur! — que je me promets de connaître son histoire écrite par M. Remsen Whitehouse. Après quoi, je ne manquerai pas le volume de M. Henry Bordeaux: *l'Écran brisé*. Suivez-vous M. Henry Bordeaux?

— Avec beaucoup de satisfaction et sans fatigue, quoiqu'il aille vite. Jeune encore, il occupe déjà, au premier rang de nos romanciers, une situation, qui ne fera que grandir, parce que l'on sent dans tous ses loyaux et très purs récits une droiture familiale qui est la marque de son simple, courageux et personnel talent.

— Je pense comme vous sur son compte. Est-ce tout? Hélas! non, il me serait encore infiniment agréable, en compagnie du splendide écrivain qu'est monsieur...

Je ne pus m'empêcher de l'arrêter.

— Assez! c'est une plaisanterie! Vous ne me parlez que d'ouvrages que vous n'avez pas lus, ou que vous souhaitez lire... Ne pouvez-vous, au moins, me dire un mot, si rapide soit-il, de quelques-uns que vous auriez lus, puisque votre anémie cérébrale vous permet cependant d'avaler un volume par jour?

— Ne vous fâchez pas? soupira-t-il d'un ton dolent, vous me feriez m'évanouir. Je vais vous contenter. J'ai lu *le Théâtre de poche* de M. Jacques Normand. On est parfois souverainement injuste pour cet aimable et spirituel rimeur. D'accord, c'est un « petit poète » souriant, qui va, trotte, fait son menu chemin, mais il a son grain de poésie, d'observation malicieuse et fine et de bon sens narquois, qui germe et donne sa fleurette. On aurait bien tort de dédaigner une petite muse, une musette, parce qu'elle a le vol léger d'un pinson. Si le ciel du Parnasse n'était sillonné que par des aigles, il serait d'une majesté bien olympienne. Il faut que se déploient, sur le champ d'azur, des ailes de toutes les grandeurs. Tenez! voici M. Gabriel Nigond...

— L'auteur du *Dieu Terme* au Théâtre-Français?

— Oui, un poète d'un tout autre genre qui, après avoir publié naguère en demi-patois morvandiau un recueil de récits qu'il intitula: *Contes de la Limousine*, nous présente aujourd'hui une

seconde série de ces légendes gonflées de suc. Je vous les recommande instamment. Pas une qui ne soit un petit poème d'une douceur émouvante et futée. L'inspiration, d'un charme matois, d'une sensibilité très vive et extrêmement tendre, sans cesse renouvelée et comme mouillée de larmes évaporées, aussitôt y coule, tout au long des pages, avec une fraîcheur de source. Je voudrais, si nous étions seuls chez moi, au lieu d'ici dans le salon du club, vous lire tout haut quelques-uns de ces morceaux qui vous raviraient : *le Forgeron, la Lizette, les Drôles*, et d'autres encore.

— Inutile, je les connais et les admire comme vous. Mais, sans vous offenser, je préférerais qu'ils me fussent dits par l'auteur lui-même que j'ai eu le plaisir d'entendre et qui « interprète » à miracle ces jolies-jolies choses.

Depuis dix minutes, l'Homme-qui-lit ne m'écoutait plus que d'une oreille morte.

— Excusez-moi, cher ami, me dit-il en me tendant une main cordiale qui me congédiait, mais voici l'heure où cet animal va prendre son repas quotidien.

— Je vous laisse. Quel est le menu ?

Il avait sorti des profondeurs du « bain de siège » en cuir deux volumes dont il m'énonça les titres : le tome II des *Mémoires de Mme de Boigne* et *Souvenirs d'hier*, de Fernand Laudet. Je vous en parlerai bientôt.

Je m'apprêtais à lui dire adieu. Il *buvait* déjà.